

de *Per solatz revelhar*, poème cité par Dante Alighieri comme exemple de chanson de rectitude mais dont l'attitude moralisatrice est liée à l'éloge, comme dans les trois textes examinés par rapport au genre de la pastourelle (chap. 9). Les chap. 10 et 11 sont des éditions critiques de *Ben cove, pus ja bassa-l ram* et *Quan lo fregz e-l glatz e la neus*. Deux articles dans lesquels on peut voir que les intérêts de l'A. ne concernent pas seulement les textes individuels concluent la section : le chap. 14 est un essai d'uniformisation formelle du ms. C de *Ans que venha*, le chap. 15 contient des indications pour une édition critique complète des textes de Giraut. Dans la section de Bertran de Born, les chap. 16, édition de la chanson de la *domna soiseubuda*, et 18, commentaire à *Chazutz sui de mal en pena*, traitent d'un aspect peu étudié de ce troubadour, vu lui aussi comme poète de cour, alors que le chap. 19 revient à Bertran poète des armes, en offrant l'édition de *Ges no mi desconort* et en la plaçant dans un groupe cohérent de douze textes. Cette partie inclut aussi une édition de deux poèmes du fils de Bertran de Born, que l'A. reconnaît comme centons du père (chap. 17). La section sur Arnaut Daniel contient deux contributions, également intéressantes, l'analyse de *Lo ferm voler* (chap. 20) et une étude sur le rapport entre Dante et les troubadours (chap. 21). Un chap. est consacré aux troubadours du Duecento et contient une édition de *Razo e dreyt ay si-m chant e-m demori* (chap. 22) et une recherche de consonances entre Sordel et les poètes italiens de ce siècle (chap. 23). La dernière section traite, en partant encore une fois d'éditions de textes, de questions de métrique, par un répertoire des poésies avec schéma changeant entre les *coblas* (chap. 24) et une étude sur les rimes imparfaites (chap. 25).

Le volume est précieux pour la richesse des résultats présentés et pour l'exemplarité des méthodes qui y sont déployées. Le souci de l'étude et de l'interprétation des textes est constant et se mêle à l'aspect ecdotique. Les éditions critiques, publiées avec commentaires, notes et traductions en italien, sont réalisées avec précision et rigueur. L'attention à l'individualité des poètes et des textes est toujours présente, pour contrer les interprétations totalisantes, et l'A. procède souvent d'un élargissement du particulier au général, avec une attention au contexte proche et lointain, jusqu'aux poètes italiens.

Francesca CRESCI

Figures. Lettres, chiffres, notes et symboles au Moyen Âge, éd. Marion UHLIG, Wiesbaden, Dr. L. Reichert Verlag, 2020 ; 1 vol., 85 p. (*Scrinium Friburgense*, 48). ISBN : 978-3-95490-524-9. Prix : € 49,00.

C'est un petit volume d'une grande élégance que publie M. Uhlig dans la prestigieuse collection des *Scrinium Friburgense*. En une centaine de pages à peine, elle rassemble et introduit trois conférences prononcées à Fribourg à l'automne 2018 dans le cadre des travaux du programme de recherche « Jeux de lettres et d'esprit dans la poésie manuscrite en français (XI^e-XVI^e siècles) ». L'élégance concerne la présentation du volume, somptueusement relié de tissu rouge et très richement illustré d'une série de planches en couleur ; elle concerne également les propos des trois articles réunis ici, consacrés aux pratiques graphiques médiévales dans le domaine de l'héraldique, de la notation musicale et des réflexions grammaticales.

Dans son introduction (p. 7–15), M.U. revient sur le contexte intellectuel de ces conférences, à savoir la recherche de la valeur de la lettre et de son tracé dans la culture manuscrite médiévale. La pratique alphabétique invite toujours à penser l'articulation entre la forme du signe produit à l'encre sur le folio et le son qui lui est attribué, la voix qui le rend audible, le mot qu'elle participe à former, les traits de plume nécessaire à sa mise en voir. C'est l'idée d'un monde – symbolique, poétique, sonore et visuel – derrière la lettre que l'introduction invite à découvrir dans différents domaines. Le premier chap., *Une société mise en signes. Les débuts de l'héraldique en Europe occidentale (XI^e–XIV^e siècle)*, confié à l'immense érudition de M. Pastoureau (p. 17–32), propose une synthèse historique des usages de l'héraldique centrée sur le rapport entre l'aspect formel des armes (signes, couleurs, dispositions) et leur capacité à « dire » l'identité, que ce soit par l'évocation sonore du nom, ou bien par la présence de la lettre dans le système héraldique, dans sa consignation par écrit ou dans sa description. La démarche adoptée par M.P. est anthropologique et permet de saisir les enjeux identitaires de la pratique héraldique, entre affirmation de soi, distinction et création du groupe social. Le deuxième chap. déplace la question de la valeur du signe du domaine héraldique vers celui de la notation musicale (*Signes musicaux : invention, transformation*, p. 33–47). L'excellente S. Rankin choisit elle aussi le format de la synthèse pour son texte et évoque les premières évolutions de la notation musicale, principalement au IX^e siècle. Elle se concentre pour cela sur la relation entre la trace à l'encre, le « glyphe », et la voix, et s'interroge sur la capacité de l'écriture à transcrire, traduire ou simplement noter ce qui relève de l'invisible. Pour décrire et comprendre les variations entre les différents systèmes de notation, S. Rankin mêle l'étude des neumes à l'analyse des textes théoriques, grammaticaux ou musicaux, afin de saisir ce que les scribes ont véritablement cherché à noter dans le manuscrit : des intervalles, des hauteurs, des espaces, des durées. Le rapport entre le chant et le signe se situe bien dans la qualification des propriétés musicales de la voix et du son, plutôt que dans une transcription, toute partielle dans tous les cas, de la musique. On se trouve alors confronté à une densification considérable des enjeux de la notation qui dépasse, comme le notait déjà M.P., les oppositions strictes entre normalisation, symbolique et abstraction. Dans un troisième et dernier temps, D. Heller-Roazen poursuit cette réflexion théorique, philologique et syntaxique, sur la nature du langage et sur la lettre, l'atome de la langue, la plus petite particule du discours (*Isolements de la lettre. De la grammaire à la poésie*, p. 49–63). En partant des grammairiens antiques et en parcourant les textes de la littérature médiévale, en langue latine, romane ou arabe, D.H.R. fait l'inventaire de ce que *peut* la lettre dans la fabrique du discours poétique, où elle devient parfois le sujet même de l'écriture : personification du signe et du son, animation de l'initiale, prise de contrôle du nom sur le texte.

Le temps de lecture de ce petit volume est inversement proportionnel à la quantité des idées soulevées par l'É. et ses A. Il nous plonge dans la richesse conceptuelle et poétique de la lettre médiévale telle qu'elle s'incarne dans l'encre qui lui donne forme, dans le texte qui lui donne consistance, et dans la voix qui lui donne vie.

Vincent DEBIAIS